

À Maître Szpiner

Paris

Paris, le 4 juin 04

Vous m'avez, cher Maître, demandé mon avis sur les écrits de Michel Tabachnik versés au dossier « Temple solaire » et imprimés sous le titre « Archées ». Je ne suis pas « ésotérologue », comme s'appelle, dans la recherche universitaire, le spécialiste des courants ésotériques tout au long des siècles. Ma réponse sera celle d'un lecteur non-prévenu, étranger personnellement au monde des sciences occultes, sociétés initiatiques, activités alchimiques, spirites, rosicruciennes, nécromanciennes ou autres, comme aux franc-maçonneries spéculatives, quel qu'en soit l'obédience. Laïque de conviction et rationaliste de formation, je me dois de vous signaler, d'entrée de jeu, ma totale allergie aux enfantillages et dévergondages de l'irrationnel, sans même parler des dérives sectaires, avec leurs simagrées, accoutrements et grotesques titulatures. Elles m'ont toujours alarmé et je tiens que la lutte anti-sectes est à l'ordre du jour. Votre sollicitation m'a donc étonné, mais vous aimez, je crois, prendre des risques. Moi aussi.

Je vous répondrai, par souci de clarté, étape par étape.

1. Quelle sorte de textes ?

Ce qui porte au dossier le titre « archées », qui n'est pas le fait de l'auteur (référence au terme grec d'*origine* ou acronyme d'Alliance Rose-Croix Hermétique et Ésotérique) se présente comme une rhapsodie d'élucubrations théoriques, extrapolations para-scientifiques, et considérations méta-mathématiques. On n'y trouve pas d'énoncés

performatifs, du genre ordre, conseil, menace ou promesse. Pas d'énoncés déclaratifs (du type « la séance est ouverte », ou « je vous marie »). Pas de fulmination ni d'excommunication. On n'exige pas de serment, on ne formule pas de reproche. On pourrait parler d'un château de cartes en l'air, fait de fantômes spéculatifs à caractère mathématique ou harmonique, agrémenté de schémas, figures et diagrammes. Faut-il rappeler que la musique, depuis Pythagore, inspire ce genre d'architecture aux artistes du son portés sur le spéculatif ? Les musicologues y sont portés par leur familiarité avec le nombre et la rythmique. Xénakis, grand compagnon de Tabachnik, était ingénieur, et Boulez, son maître et ami, a fréquenté les mathématiques. La pacotille occultiste se présente d'ordinaire comme un salmigondis d'alchimie médiévale, de kabbale juive, d'hermétisme égyptien, de Graal celte, de mantras tibétains, couronné d'un grain de théosophie à la Blavatsky. Ce pot-pourri classique est ici décanté. Rien de visionnaire ou de littéraire. L'accent est mis sur l'hypothèse cosmologique, analytico-fumeuse, à partir d'objets idéaux imaginaires (« le cycle des trois chimies ») ou réels (le spectre lumineux). La divagation serait en somme plus proche de Newton que de Nerval.

Ces monologues en tout cas ne s'adressent à personne. Pas de marque « illocutoire », dirait un linguiste. Le caractère à la fois abstrait, livresque et gratuit du bricolage s'explique. Il ressort des déclarations de Tabachnik qu'il a rédigées en solitaire dès 1974, bien *avant* qu'il ne fasse la connaissance de Joseph Di Mambro, le chef de l'OTS, au lendemain de la mort de son père, qui avait découvert le Zohar et la Kabbale, devenant même adepte du pendule et de la radiesthésie. Toujours d'après ses déclarations, ce serait Di Mambro, qui, après avoir gagné sa confiance, aurait demandé à l'auteur ses notes personnelles pour les distribuer dans son groupe, agrémentées d'insignes (l'épée magique) et d'un chapeau de sa façon (HSS = hautes sciences

secrètes). Tabachnik, sans doute flatté de trouver preneur, a accepté sans y voir malice —et ses exercices intimes se sont retrouvées « matières d'enseignement », censées parachever une initiation dont les degrés inférieurs, dont il n'est pas responsable, et qu'il dit n'avoir pas lus, s'intitulaient dans la secte *Plagium, Épîtres et Viatiques*.

Si j'osais résumer d'un mot : avec ses écrits et conférences, Michel Tabachnik semble avoir joué bien malgré lui « l'idiot utile », pour reprendre un mot tristement célèbre. Sauf à tenir tout signe de confusion intellectuelle pour un délit (ce qui engorgerait notablement les tribunaux), on peut reprocher à un autodidacte ses idioties, mais non les intentions macabres que le juge d'instruction français leur a prêtées ensuite, et dont l'instruction suisse, après lecture approfondie, n'a jamais fait mention.

Nous savons tous que le pouvoir des mots n'est pas dans les mots, mais dans leurs circonstances, le contexte social ou institutionnel qui est le leur. Et à cet égard, Michel Tabachnik, même s'il était à cent lieux de s'imaginer un dénouement aussi tragique, où allait disparaître la propre mère de ses enfants, me semble avoir pêché par imprudence, ou négligence, en participant à des cérémonies ou manifestations qu'un esprit plus posé, ou moins illuministe que le sien, eût jugé pour le moins bizarroïde. Mais l'enquête a établi que les délibérations abondamment et par eux-mêmes enregistrées des participants au suicide collectif en Suisse, les jours précédents la tuerie, ne font nulle part mention ni de Tabachnik ni de ses conférences ni de ses écrits. Et l'on ne trouve pas dans ces derniers le terme de *transit* (nom de code de l'immolation dans la secte), ni d'allusion au suicide, et encore moins à un quelconque acte de violence. Il y est parfois question de *transition*, notion banale en musique, désignant le passage d'un thème à un autre. Quelqu'un qui a *transit* en tête peut donner à *transition* une résonance macabre, mais si un émetteur doit être comptable de toutes ses réceptions, un mot des

échos qu'il rencontre chez un auditoire, ou un auteur de ses interprétations présentes et à venir, on peut se demander lequel d'entre nous, fût-il un rationaliste de stricte observance, échappera à la correctionnelle, voire aux Assises.

2. Qu'est-ce qui conditionne quoi ?

La question que vous m'avez posée, Maître, en soulève une autre, plus radicale, et qui fait très précisément l'objet de la « médiologie », le chantier d'études dont je m'occupe. C'est la question de l'efficacité symbolique. Quel effet pratique ont sur le cours de nos existences, et plus largement, de l'histoire, nos paroles, images, discours et imprimés ? Comment prennent forme dans notre esprit, quelles images mentales, quels comportements peuvent provoquer chez autrui nos expressions et nos discours ? Ce dramatique dossier lui donne un relief singulier. Ces textes ont-ils été, comme on l'a dit, « un enseignement de la mort » ? Ont-ils déterminer ou faciliter la commission des crimes perpétrés par l'Ordre du temple solaire en 1994, en Suisse, et en 1995, en France ? Furent-ils une « source de persuasion ou d'endoctrinement suffisamment puissants pour susciter la volonté de donner ou se donner la mort » ? Cinq ans après le non-lieu suisse, le Tribunal correctionnel de Grenoble a répondu en 2001 par la négative en relaxant M. Tabachnik et déboutant les parties civiles. Avec l'appel intervenu depuis, la question fait de nouveau retour en juin 2004. Votre souhait est de traiter cette affaire au fond, pour vider l'abcès. Il en serait grand temps, en effet.

Un « expert » officiel (mais qui expertisera nos experts ?) a accusé votre client d'avoir « établi les liens idéologiques qui ont conduit à la construction de doctrines qui ont mené à la notion de transit qui a conduit aux faits criminels ». Mesurons bien ce

qu'implique cette imputation, d'ordre magique (les mots commandent aux choses). L'imprescriptibilité du crime contre l'humanité aidant, ce genre de concaténation promet l'ouverture de nombreux procès rétrospectifs. Faire une conférence en 1907 sur les devoirs du patriote envers la sacro-sainte France amputée ; en 1927 sur la mission civilisatrice de l'Occident auprès des populations primitives ; en 1937 sur la lutte de classe et l'inévitable dictature du prolétariat ; en 1967 sur les luttes pour l'indépendance nationale en Asie du sud-est, —c'était sans doute (a fortiori quand on était revêtu de l'autorité conférée par le titre de professeur en Sorbonne, Prix Nobel, sénateur ou directeur de laboratoire), conditionner son auditoire à rendre intellectuellement acceptables et affectivement enviables la grande boucherie de 1914, l'extermination des koulaks, les massacres de Setif et de Madagascar, et l'autogénocide des khmers-rouges. C'était participer à un bouillon de culture ; alimenter une « dynamique homicide » ; entretenir un climat où infusèrent, selon l'époque, maintes horreurs et forfaits. Et l'on peut en effet, en prêchant l'Évangile, encourager des allumeurs de bûcher —cela s'est vu. Seront donc complices par instigation, provocation ou instruction Saint Dominique, Maurice Barrès, Jean-Paul Sartre, Jules Ferry, plus quelques académiciens de renom.

Je force le trait, me direz-vous. Mais si je pousse le raisonnement à l'absurde, c'est pour montrer qu'il n'est pas de mythe sans risques, ni de symbole sans glissement de sens. Le principe de précaution devrait, en ce sens, prohiber l'Arche d'Alliance, symbole du pacte passé par Dieu avec le peuple entre tous élu et qui conduit au massacre par voie aérienne des civils palestiniens. Amener à censurer l'Arche de Noé, qui pousse des hallucinés du Grand Retour à édifier un peu partout des bunkers d'assiégés (l'abri anti-atomique est obligatoire en Suisse). Proscrire le *Phèdre* de Platon,

qui prête à l'âme humaine des ailes pour élever au divin notre réalité corporelle, parce qu'il peut lever certaines résistances à l'immolation. Quant au thème stoïcien de l'*ekpurosis*, l'embrasement régénérateur du monde, il sera interdit aux abords de l'Esterel, tant le maniaque pyromane peut en tirer profit et légitimité.

Loin de moi l'idée d'exonérer « les têtes pensantes » de leurs responsabilités. Quelqu'un qui écrit, sous l'Occupation, dans *Je suis partout* : « Il faut se séparer des juifs en bloc, et ne pas garder les petits », ne peut certes s'étonner d'avoir à rendre des comptes à la Libération. Je ne vois pas qu'on puisse établir un parallèle entre un publiciste adepte de *Mein Kampf* et un discret interprète de Jung, curieux de l'hermétisme alexandrin et de la tradition gnostique. Il est bien vrai que la démesure menace tous les chercheurs de l'absolu, et qu'il n'y a rien de bon à attendre d'une irresponsable propagation de mystères infantilisans. La tradition gnostique, ce vieil adversaire du christianisme qui l'accompagne comme son ombre, accusée depuis Saint Paul de mainmise frauduleuse sur la vérité révélée, se distingue par ses penchants extrêmes. On y trouve la fable que la matière et le corps étant mauvais, les désintégrer revient à réintégrer son âme au monde dépourvu d'imperfection et de malignité de la pure Connaissance (symbolisée par la planète Sirius). C'est le retour au corps astral dont mon corps physique est un état dégradé. Mais pour mystifiée et mystifiante qu'elle soit, cette tradition doit son emprise et ses résurgences à un canevas universel et immémorial, la *mort-renaissance*, le mythe de tous nos mythes. C'est Gilgamesh, Demeter, Ezéchiël; c'est la Pâques, c'est Jésus ; c'est l'épître aux Romains, et « si le grain ne meurt » — la semence germe parce qu'elle pourrit en terre. Di Mambro en a fait le fil directeur de son enseignement ésotérique intitulé *Ankh*. Gourous d'occasion, thaumaturges, redresseurs de tort et charlatans ne recruteraient pas des volontaires prêts

à entrer dans leur *dispositif* d'hallucinations matinées de petites supercherries sans la présence en chacun d'une certaine *disposition* mentale inhérente à l'incroyable espérance humaine, assez vivace pour inhiber le discernement autant que la charité. Même bon marché, le mystère fait rêver, en conférant au monde une profondeur de sens réhaussée a contrario par les platitudes du quotidien ; et l'accès sélectif à de soi-disant secrets cosmiques flatte des amours-propres peu exigeants. Les hiérophanies bricolées relèvent du trucage, et M. Di Mambro, l'officiant des nocturnes cérémonies du Temple Solaire, trompait son monde avec des hologrammes et une ampoule électrique accrochée au bout de son épée magique. Mais l'étonnant c'est que, quand tel ou tel initié découvrait le truc, il n'était pas pour autant dessillé (« normal, une technique de secours, parce que les apparitions ne sont pas toujours au rendez-vous). Mircea Eliade ne disait-il pas que les hommes ont une propension naturelle à voir un sacré *sui generis* se manifester à travers une pierre, une flamme, un vase, une tombe, un arbre, une image, etc. ? Un sacré, soit un « tout autre » pour lequel ceux que nous appelons fanatiques, allumés ou foldingues sont disposés à mourir et à tuer. Cela est lamentable, mais cela est ; et nous avons dû apprendre à notre grand dam, que le progrès technique et scientifique n'a pas fait litière de ces délires collectifs. Nous savons même qu'il peut les stimuler.

On se rassure à bon compte en versant ces folies au compte d'une habile manipulation exercée par un Vautrin sur des gogos. Un manipulateur est en retrait. Il fait croire les autres, sans y croire lui-même. Le pervers joue, — et double jeu. Michel Tabachnik est tout d'une pièce, et les témoins l'ont décrit comme un convaincu, attrapé, comme ils le furent eux-mêmes, par les contagions du mystère. Ses parents, son esthétique, sa tournure d'esprit l'y prédisposaient, ainsi qu'un certain déficit

d'appartenance : un chef d'orchestre international est un sans-famille. Juif d'ascendance huguenote, ou l'inverse, ce nomade franco-suisse va de palace en palace, d'opéras en salles Pleyel. 90 concerts par an et pas de racines. Une communauté chaleureuse se présente à lui, entre deux avions. Mieux qu'hédoniste ou soixante-huitarde, elle respire la joie et l'élan spirituel. Il est Suisse. Elle s'installe en Suisse, à côté de chez lui. Elle s'appelle la Fraternité de Saconnex d'Arve. Croire, c'est sortir de la solitude. Croire, c'est participer. Michel Tabachnik en sera. Il vit trois ans dans la «grande maison», après son divorce. Il y fait des pauses, des bains de bonne humeur et d'entraide. Il se repaie. C'est son port d'attache. Il croit. Il participe aux rituels, qui lui semblent, malgré leur ridicule qui en vaut bien d'autres et des mieux famés, d'heureuses respirations. Tel « le baptême de Doudou », où la petite fille du fondateur Di Mambro et de sa maîtresse est baptisée « enfant cosmique » avec des pétales de rose. Cela s'appelle une théogamie. Pittoresque, étrange, pas monstrueux. Il se déguise de temps en autre. Il joue aux quatre coins dans la cave aménagée, temple devenu Cosmos, où chaque angle est un point cardinal, selon les vénérables règles maçonniques. *La Flûte enchantée* en a vu d'autres. Il préside effectivement de 1981 à 1983, à la demande de Di Mambro, son nouvel ami, la Fondation Golden Way. Il en a même, avec son avocat, rédigé les statuts, du genre « Si tous les gars du monde ». Xénakis, Hubert Reeves, des artistes viennent y faire des causeries. C'est un centre mi-culturel mi-spirituel, mi-psy mi-théo, comme il en existe dix dans chaque départements français, où les «séances de méditation» en sous-sol —musique planante, développement personnel, thérapies collectives— alternent avec des conférences plus «intellectuelles» au rez-de-chaussée. Di Mambro, en 1980, lui propose d'élargir le cercle. Michel Tabachnik refuse. Le fondateur nomme alors un successeur, un substitut, qui lui, accepte, M. Jouret. C'est avec lui qu'il

récupérera une partie des membres de l'Ordre rénové du Temple, scission de l'A.M.O.R.C. (les Roses-Croix) installée à Montauban, et qui deviendra le Temple solaire. Quelques Convents de cet Ordre, au début, en attendant leur domiciliation, se déroulèrent dans les locaux de la Fondation Golden Way, eux-mêmes vendus en 1983.

Une décennie après, c'est le montage classique en poupée russe. La secte dans la secte. La police dans le Parti. Les basses-œuvres dans le Grand-Œuvre. Le cabinet noir dans le Palais. L'ésotérisme est une cascade où la chute du haut ignore souvent la dernière en contre-bas. C'est le piège des compagnonnages, et l'inconvénient des « organisations de masse ». Vous étiez au Mouvement de la Paix ? Vous pactisiez donc avec la Loubianka et le KGB. Les deux bouts d'une même chaîne, n'est-ce pas ? Vous étiez au même moment du Mouvement pour la Liberté de la Culture ? Parlez-nous donc des tueurs de la CIA qui opéraient, ces années cinquante au Guatemala et en Iran. Les sources de financement étant les mêmes... Un Ordre néo-templier, pseudo chevalerie à caractère initiatique, d'inspiration rosi-crusienne, où l'on vient épisodiquement, sans se cacher, engendre quelques années plus tard une secte apocalyptique, un mini-cercle d'initiés au troisième degré, baptisé les *Capes dorées*, appartenance secrète. L'Ordre au départ comptait un millier de crédules, dont beaucoup de « gens bien », et quelques célébrités. Le clan des suicidaires enthousiastes, à l'arrivée, quelques dizaines d'hallucinés. On se connaît de visage mais personne n'était badgé. Michel Tabachnik ne conteste pas avoir appartenu à l'Ordre, et se dit étranger aux Capes dorées. Ce qu'étaient, si on peut le dire en parlant des enfants, les participants aux suicides collectifs de Salvan, Chery et du Vercors. On comprend qu'à chaque reprise il ait appris la nouvelle en regardant la télé. Aujourd'hui encore, il reste coi devant cet engrenage. Ne peut-on comprendre son incompréhension ?

3. Quelle sorte d'engrenage ?

À ce stade, cher Maître, la lecture attentive du dossier ne sollicite plus le spécialiste du fait religieux ni l'apprenti médiologue, mais le citoyen lambda, qui interroge, imagine et tente de penser l'impensable. Vous connaissez les faits mieux que personne. Permettez-moi de tenter, du dehors, librement, de reconstituer leur enchaînement.

Tabachnik a pris ses distances avec Di Mambro en 1990. L'homme l'avait séduit, par son entregent, sa ferveur et un talent prémonitoire (allant jusqu'à lui annoncer peu avant un grave accident physique). Et puis, il le fatigue avec ses demandes de secours et d'interventions. Il s'est lassé de servir de caution, intellectuelle et même bancaire. Car Di Mambro le colle. Il le présente aux siens comme son alter ego, en « missionnés des frères aînés de la Rose + Croix ». Et il se fait lui-même passer pour son secrétaire particulier. Tabachnik est l'invité de l'Opéra de Toronto, il le suit au Canada, où l'Ordre a installé une Commanderie. Cela tombe bien, on fera d'une pierre deux coups. Pour le musicien, en 1994 la page est tournée. Ils ont passé deux ans sans se voir. Soudain, un soir de cette année-là, le téléphone sonne dans son chalet. C'est Di Mambro, depuis une cabine téléphonique du village. Il n'a pas fait signe depuis deux ans. Disparu. « Est-ce que je peux venir maintenant dîner » ? — Le musicien, excédé, raccroche. Le premier mouvement est le bon, dit l'adage, mais l'autre rappelle. Il cède. Le pied dans la porte. « Nos amis ont très envie de te revoir. Ils ont besoin de toi. Tu ne voudrais pas venir faire une conférence pour l'Ordre ? On se réunit en Avignon le 29 septembre à la Saint Michel, la fête des Templiers » — Non. J'ai un concert à Gênes à cette date — Alors viens le 24 — Pourquoi pas, après tout, entre deux répétitions ? ».

C'était dix jours avant le dénouement organisé par son interlocuteur et son nouvel homme-lige, Luc Jouret, médecin homéopathe reconnu.

Cette conférence publique, dans un hôtel d'Avignon, ce fut donc le grand et dernier événement ouvert, avant les deux tueries du 4 octobre 1994, quasi-simultanées, dans les maisons occupées par la secte, l'une au village de Cheiry (Canton de Fribourg) et l'autre au village de Salvan (canton du Valais). L'ultime incitation avant le passage à l'acte ? Cela fut dit après coup. Mais la plupart des futurs décédés n'étaient pas là. Tabachnik aurait ce soir-là évoqué « la fin de l'Ordre » (sous-entendu : le temps est venu pour vous de mourir). Il s'élève contre cette interprétation. Il a, dit-il, demandé à ses amis de renoncer à l'idée de l'Ordre vertical, hiérarchisé, autoritaire des Templiers, pour un Ordre de tradition Rose-Croix, plus intériorisé, écolo, philosophique, et à ce titre égalitaire. Car Tabachnik a l'esprit lunatique mais le cœur à gauche. Il veut réconcilier socialisme et spiritualité. La touche « Signes de piste », blond Eric et forêts profondes de certains Ordres fascisants l'a toujours incommodé. Après la conférence, émotion partagée, Di Mambro le pousse du coude. « On a préparé un petit cérémonial près d'ici. Une méditation en cape et vêtue. Tu viens ? » Pour son malheur, mais était-ce un délit, Tabachnik s'y est rendu. Il a joué le jeu avec les « petits frères ». C'était, et c'est encore, un « illuministe ». Comme il y en a des milliers à Paris, dans maints temples et loges.

Le pire était encore à venir. Le 23 décembre 1995, les corps calcinés de 16 personnes étaient découverts au creux d'une clairière de la forêt de Coulmes, sur la commune de Saint Pierre de Cherennes, dans l'Isère. On avait cru la structure sectaire anéantie, disparue dans les cendres avec ses deux chefs de file, Di Mambro et Jouret. Erreur. Les survivants des « Capes dorées », vexés de n'avoir pas été conviés aux deux

premiers «transits », avaient volontairement rejoint leurs frères dans la mort. Certains avaient déjà revendiqué cette fin par voie de presse. Venus les uns et les autres en voiture près des lieux, avec leurs jerricanes de super et leur cocktail médicamenteux, ils se sont couchés en étoile autour d'un bûcher de branchages, au fond d'une cuvette naturelle, ont absorbé, au milieu de la nuit, leur mixture de Benzadiazépines, digitoxine et tétrazépan et attendu Sirius. Qui la leur a donné, leur mort ? Deux hommes, dont un policier français. Avec un 22 LR muni de silencieux. Direct dans la tête. Le travail terminé, après avoir répandu et enflammé l'essence, le lieutenant Jean-Pierre Lardanchet et son acolyte, membres survivants de la secte, se sont tirés une balle dans la bouche avec leur arme de service. On l'a retrouvée auprès de leur corps, à moitié carbonisé. La mort librement consentie ne constitue pas un crime, pénalement parlant, mais un gradé de la Police des frontières procédant de sang froid à l'exécution de 14 personnes, il est vrai consentantes, plus trois enfants, emmenés bien malgré eux vers un monde meilleur, —cela ne fait pas bien dans le tableau. Qu'il ait été, de surcroît, après l'affaire suisse, interrogé puis relâché faute de preuves par ses collègues de la PJ de Nanterre, et remis dans le circuit, on peut comprendre l'union sacrée des services. «Ne cherchez pas. Tabachnik est derrière ce coup-là, une fois de plus. On a les déclarations ».

Voilà donc un coupable au meilleur prix. Riche, notoire et planqué : le notable parfait. D'autant meilleur dans le rôle du cynique clandestin, tireur de ficelles aux mains blanches, pousse-au-crime bien à l'abri, abasourdi par l'incroyable, atterré par le suicide de son ex-femme (qui avait, elle, après son remariage, accompagné le mouvement de l'Ordre à la Secte), la douleur de leurs deux enfants, —son premier réflexe sera de s'enfermer dans son chalet et d'échapper aux journalistes qui faisaient son siège. Fatal.

Les muets ont toujours tort. La police et la justice, débordées et n'y comprenant goutte, il fallut bien « nourrir la bête ». Par temps de crise et face à des cadavres, en trop, inintelligibles, scandaleux à un nom extravagant, à un huis-clos dantesque, —un diable sous la main, cela ne se refuse pas. Le juge d'instruction se devait de faire un exemple. Il coupa au plus court. Association de malfaiteurs, en droit, cela ne suppose pas la commission d'un crime mais l'entente délictueuse préalable, préparant la commission. Les deux gourous avaient échappé. On se rattraperait sur « le troisième homme ».

Le procès judiciaire infirmera. Michel Tabachnik sera relaxé des charges retenues contre lui par un jugement en date du 25 juin 2001. Mais qui lit jusqu'au bout et page par page une ordonnance de non-lieu partiel et de renvoi, qui en compte 430 bien serrées ? La rumeur est visqueuse. Ce phosphore gluant qui s'accroche à la peau ne se nettoie pas à l'énoncé des faits ni au raisonnement logique. Cet homme de bien a eu jadis partie liée avec le Mal ; le Mal continue de rôder ; il suffit. Nous qui menons le bon combat et sommes du bon côté, devons dorénavant nous écarter du lépreux. Pas besoin d'interdit professionnel. L'ombre d'un écho de presse, d'un sourcil ministériel froncé, d'une menace syndicale suffit. Qui, dans le milieu musical, osera lui proposer un contrat ? À part Laurent Bayle, directeur de la Cité de la musique et Pierre Boulez, que les médias n'intimident pas, personne. Une carrière détruite, non plus par la mauvaise religion, mais par la bonne société. Il y a l'obscurantisme, mortifère, du délire. Il y a aussi, celui, mortifiant, des lâchetés.

Voilà comment vous et moi pouvons devenir pestiférés : par ce que nous avons de meilleur. Dans son cas, l'oubli de soi, le goût du partage et des livres rares, la recherche d'un sens au-delà de la matérielle, et l'amour de la vie communautaire (l'ancien militant communiste connaît la musique). Tabachnik n'a jamais touché un

centime pour ses conférences. Avec ses amis, sauf pour un remboursement de frais d'impression, il y est toujours allé de sa poche. Ou plutôt s'est-il fait les poches lui-même, des années durant. S'appauvrir sans motif valable par les temps qui courent, n'est-ce pas sentir le fagot ? Il faut bien payer pour les autres. Il est vivant, les responsables sont morts. On fera avec ce qu'on a.

Procès en sorcellerie ? En partie, oui. Vous savez trop bien, cher maître, qu'ici les signaux sont en rouge. La seule pièce à conviction de l'accusation, ce sont ces petits fascicules d'Archées, numérotés de 1 à 21, sur feuilles volantes : toute la presse en a parlé, on réenchérit et répercute sur Internet, personne apparemment ne les a lus. Le juge d'instruction s'en était remis, pour ce pensum, à un expert psychiatre agréé, supposé savant sur les arcanes sectaires, dont il vient lui-même. C'est toujours folie que de vouloir examiner les examinateurs. On se consolerait à bon compte, cela dit, en cherchant dans une Justice trop humaine le deuxième bouc émissaire d'un premier. La chose est plus grave. Notre système d'enquête et de jugement n'est pas à incriminer. Et ne cédon pas à la ritournelle : « maudits médias ». Nos journaux sont nos miroirs, ces lampistes ont bon dos. Il n'y a pas eu machination, ni même erreur judiciaire : si sa vie est ruinée, sa personne est libre. C'est de nous-mêmes, non de la Justice, dont il faut avoir peur, et de notre propre peur du gouffre. De notre désespacement devant l'humanité de l'inhumain, pire que la banalité du Mal : l'abaissement par élévation de sentiment, l'abominable par abnégation. Tuer ses enfants pour les conduire au Paradis, par exemple. Cette horreur exige un réseau caché d'horribles tirant les ficelles, sinon notre raison perd pied. Les tabous et mystères du sexe sont levés ; ceux de la croyance n'ont pas eu leur Freud. Nous dissertons à notre aise sur la libido ; la superstition reste notre dernier continent noir. Les partouzes de Catherine M. n'ont plus rien d'obscène à

nos yeux. «Le passage se marque dans les étoiles », « le Couronnement de l'œuvre » ou « le transit doit se vivre dans la joie »—là est notre vraie pornographie. Ce que nous pouvons décrire, nous ne savons l'expliquer. Les faits de croyance dérangent l'agnostique. Les cataclysmes de la foi le paniquent. Aussi glauques et nauséuses, les affaires de pédophilie n'accusent en l'homme que ce qu'il a de plus bas. Les forcenés du spirituel, les possédés de la transcendance vilipendent notre orgueil et accusent notre part la plus noble : l'élan vers l'au-delà, l'enthousiasme pour l'ineffable, le renoncement. On a beau répéter le «qui veut faire l'ange fait la bête », le passage du séraphique au démoniaque ne passe pas. L'Église jadis résolvait l'embarras par des rituels d'exorcisme. Elle restait dans son élément : charisme contre charisme. Nous sommes, nous, expulsés du nôtre par des conduites dont le moteur n'est ni l'argent ni le sexe ni l'ambition. Quoi de plus inadmissible, dans notre société, qu'un acte majeur auquel ne correspond aucun intérêt matériel ou financier ? Nous le rabattons aussitôt, pour sauver la face, sur des schémas bien éprouvés : escroquerie, abus de confiance, manipulation. Voyez, par exemple, le kamikaze islamique. Écoutez la rumeur : un lâche, un mercenaire téléguidé, un ignoble. Ah oui ? Nous ne mangeons pas de pain-là. Certes. Les gens civilisés ne condescendent pas à sacrifier leur vie, et celle des autres, pour quelque chose qui n'existe pas. Notre ciel est vide, et murés dans l'immédiateté du besoin, nous ne tolérons l'abnégation que lorsqu'elle a le visage de Mère Térésa ou de l'Abbé Pierre. Nous supportons le sourire, non la grimace. La face dorée de la croyance, sans son envers de nuit. Quand celui-ci nous saute au visage, là où on l'attend le moins, dans des pays nantis et raisonnables, nous sommes prêts, pour détourner le regard, à inventer un coupable bien conventionnel.

Excusez, Maître, ces réflexions déplacées. Elles me sont inspirées par un curieux détail de l'enquête. Il était évident, aux yeux de tous, quand les policiers suisses eurent découverts les corps inanimés des suicidés par idéal, dans leur robe blanche de pureté, que son Grand-Maître, le semeur de catastrophes, l'égocentrique calculateur, avait peu avant filé en douce avec la caisse : à vous la mort, à moi le magot. Un mandat d'amener international fut aussitôt délivré. Stupeur des analyses médico-légales, huit jours après : Faust s'était jeté le premier dans le feu, avec les siens. Pas de stratagème, l'hypnotiseur s'était hypnotisé lui-même. Il croyait aux Esséniens, aux Parfaits de Montségur. Et il s'était adressé aux Ministres en place comme aux occupants romains. On fouilla les comptes bancaires de l'escroc. On fut déçu par la modestie du magot. On a bien raison de préférer les menteurs aux mythomanes : ces derniers croient en leurs mythes, et pire encore, en leur mission. L'aventurier Rose-Croix avait prénommé son fils Elie, celui que Dieu enlève au ciel dans un char de feu. Ses compagnons et compagnes avaient fait calmement leur testament.

Puisque ces mystères nous échappent, feignons de leur trouver un noir instigateur, un profiteur bien crapuleux, et nous pourrions dormir en paix ? Tabachnik aura payé deux fois le sommeil de la Raison, la sienne et la nôtre, et Goya ne s'était pas trompé : ces somnolences-là engendrent des monstruosité. Les ailes de la musique l'ont déposé jadis dans une fratrie qui tenait chaud, et il n'a pas su voir, dans son idéalisme, qu'au bout de cette élite éthérée et bon enfant, heureuse (oui, elle l'était) de s'être trouvé un sens à la vie, pointait, ce qu'il ignorait, une « école des mystères » hantée par l'instinct de mort. Aujourd'hui, c'est notre sommeil à nous qui a manqué faire de lui un monstre. Mais prenons garde. On ne combat pas l'obscurantisme, notre devoir, en éteignant les Lumières, notre héritage.

Puissiez-vous, cher Maître, me pardonner ces digressions, qui débordent l'objet de votre consultation, mais ne sont peut-être pas hors-sujet. Je vous prie d'agréer, quoi qu'il en soit, mes sentiments les plus respectueux.

Régis Debray